

Études littéraires africaines

Le nom de nègre par-delà les chicanes d'une ironie meurtrière

François Warin



Numéro 36, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026342ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026342ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Warin, F. (2013). Compte rendu de [Le nom de nègre par-delà les chicanes d'une ironie meurtrière]. *Études littéraires africaines*, (36), 143–147.
<https://doi.org/10.7202/1026342ar>

Le nom de nègre par-delà les chicanes d'une ironie meurtrière

« Philosophes vous êtes de votre Occident »

Rimbaud

Comme une métaphore de la traite transatlantique et de la culture nègre en son entier, ce panier de divination *chokwe* rassemble de délicates figurines d'ancêtres serrées et rangées les unes contre les autres, rappelant les esclaves dans les cales des navires, mais aussi tout un ensemble d'objets hétéroclites qui forment un véritable microcosme.

Le devin lance en l'air les objets pour « réveiller le monde » et, comme dans le *Yi king* ou le *Fa*, lit et interprète la configuration échue. On imagine, toutes choses égales d'ailleurs, le plus talentueux des intellectuels africains, Achille Mbembe, penché lui aussi sur cette crypte ou cet envers du monde que fut le funeste destin des Noirs. Il rebat les cartes de l'histoire, il lit et voit venir un monde nouveau adonné à un nouveau fétichisme et portant en ses soutes, comme des revenants, de nouveaux nègres. Mais le monde qui vient est aussi celui qui a changé de centre et pour lequel le Sud en général et l'Afrique en particulier seront, nous dit l'auteur dans *Critique de la raison nègre*, un des grands laboratoires.

Kénose

Quelques remarques d'abord sur ce clin d'œil à Kant que ce livre fait en son titre, particulièrement surdéterminé. Depuis 1781, la *Critique de la raison pure* avait donné naissance à bien des variations : on connaissait la critique de la raison pratique, de la raison dialectique, de la raison politique, etc., mais rien de ce qui, de près ou de loin, puisse ressembler à la *raison nègre* : syntagme monstrueux, expression parodique et carnavalesque, accouplement contre-nature du plus haut et du plus bas, du pur et de l'impur, cet oxymore provoque sans conteste, d'entrée de jeu, un effet de sidération sur la pensée. Mais cette sidération est à la mesure de son impensable et inassimilable objet : le nègre, une ruine d'âme, un corps brutalisé, dépouillé, violenté, « un rien d'être » dans lequel, pour la critique d'origine africaine (p. 251), le Dieu de la rédemption et du salut s'est incarné, retiré et anéanti. Marx avait déjà donné à sa présentation du sujet prolétaire cet accent paulinien. Mais seul le nègre, le sans part, le sans nom, le moins que rien, a vraiment été dans l'histoire l'exemple vivant de la *kénose*, de l'évidement, de la dépossession, du total abandon, du déni d'humanité, le seul homme

qui, pour avoir été réduit à l'état de chose, pourrait être promis, nous dit A. Mbembe en bon dialecticien, à un retournement de la malédiction en exultation (p. 64). Comme pour le messianisme de J.-C. Milner, le *nom de nègre*, en ses avatars, est loin d'avoir disparu.

Krinein

On sait que le sens philosophique le plus fidèle à l'étymologie grecque du mot *critique* n'enveloppe en rien la charge négative que l'on trouve dans le sens ordinaire ; *krinein*, c'est trier, passer au crible, séparer, distinguer, pour Kant, l'*a priori* de l'*a posteriori*, le transcendantal de l'empirique, fixer les limites de la raison, ériger les colonnes d'Hercule du champ du connaissable... Mais ce geste de la séparation est aussi celui de l'*apartheid*, de l'*apartité* comme ont dit d'abord les réfugiés huguenots d'Afrique du Sud. La raison au tribunal de la raison, cela peut en effet aussi signifier la raison nègre devant le tribunal de la raison blanche : raison damnée, raison condamnée pour fétichisme et idolâtrie par une raison pratique bien impure puisque des considérations anthropologiques viennent ici totalement contredire la morale kantienne de l'universel. Mais écoutez plutôt ce texte de 1764 – texte *abominable*, aurait dit Rimbaud, parlant d'une autre construction de l'histoire, responsable de *l'infini servage de la femme* – qui donne définitivement, aux nègres, leur congé : « Les nègres d'Afrique n'ont jamais rien fait de grand [...] ils n'ont reçu de la nature aucun sentiment qui s'élève au dessus de la niaiserie »...

La Personne et la chose

Et pourtant, c'est Kant aussi qui avait fondé en raison la distinction héritée du droit romain entre les personnes et les choses : l'homme, fin en soi, a une valeur absolue, infinie et donc inestimable, il a seul une dignité (*Würde*) alors que les choses, en tant que moyens qui se rapportent à nos besoins, n'ont qu'une valeur (*Werte*) relative, une valeur qui se mesure et qui a un prix marchand.

Mais cette *distinction* (dans tous les sens du terme) a bien vite été effacée par le capitalisme, qui s'est institué en posant l'équivalence générale des sujets en tant que force de travail et qui, dès le XV^e siècle, nous dit l'auteur, avec le commerce triangulaire et l'esclavage, a produit le nègre et la race comme cette partie de l'humanité subalterne qui a le statut d'homme-marchandise (p. 11).

La folie dans la raison pure

Une telle réduction et un tel délire ne sont pas extérieurs à la constitution du projet moderne de connaissance et de gouverne-

ment, ils en sont plutôt la condition de possibilité et le sous-sol inavoué : la folie, Kant l'avait montré, est dans la raison pure qui délire et déraisonne à force de pureté. Pour la science coloniale, il s'est agi de faire advenir le nègre comme l'animal infâme, privé de raison pour mieux l'assujettir et l'exploiter. Son discours racio-logique est sans doute proprement paralogique – un *logos alogos* – puisqu'il proclame qu'il y a des races, qu'il y a une hiérarchie entre les races et que cela justifie la domination d'une race sur l'autre sans qu'il y ait, entre ces trois propositions totalement infondées, la moindre relation de causalité. Mais ce paralogisme (ou *illusion de la raison*, disait Kant) est inconscient ; il est construit en vérité sur d'obscures cavernes et il n'est justiciable que d'une discipline : la psychiatrie. Face au nègre, Franz Fanon l'avait dit, la raison, mise en déroute, a perdu la raison.

Comme un sorcier malicieux, l'auteur a beau jeu de montrer qu'avec le nouvel âge du capitalisme, on assiste à une sorte de retournement d'un tel délire, car l'*animisme* prêté à la pensée prétendument magique et enfantine des nègres refait surface en cette phase du capitalisme où tout est devenu fongible et remplaçable à merci. Ironie du sort, le devenir-marchandise du monde ne fait plus qu'un avec une fétichisation de la marchandise qui prend la place des divinités défuntes. Le néolibéralisme consumériste donne en effet une âme à ce qui est inerte et s'efforce d'effacer les distinctions entre homme et chose, dans le but d'adorer la chose, d'imputer à la chose une vie spéculaire : idolâtrie consommée.

Bien loin de mettre fin au racisme, nous montre aussi l'auteur, la *provincialisation de l'Europe* s'est faite au profit d'une globalisation néolibérale qui accélère l'effacement de la différence de l'homme et de la chose, et généralise le *devenir nègre du monde*. C'est en effet toute une humanité de subalternes et de superflus, incapable d'être transformée en profit exploitable, qui, grâce au perfectionnement des techniques de domination et de fichage, est parquée dans des camps et stigmatisée de telle sorte que la condition de nègre n'est plus une affaire de couleur et de naissance, la race est au-delà de la race, le *nom de nègre* est devenu post-racial.

Par-delà Bien et Mal

L'enfant terrible des études postcoloniales ne se fait pas faute de dénoncer les penchants criminels des démocraties de surveillance, de stigmatiser leur méconnaissance tragique de l'Autre, de se gausser d'une Europe qui s'est constituée en bunker et qui, tentant, bien en vain, d'arrêter les flux migratoires, continue à fabriquer de la race dans un monde devenu pourtant multipolaire. Mais voilà que,

dans un épilogue particulièrement irénique, comme un nouveau clin d'œil au Kant du *Projet de paix perpétuelle*, il énonce, pour finir, les conditions d'une *montée en humanité* et du *partage* d'un monde commun qui serait enfin délivré du « *fardeau de la race* »... À l'évidence, une page a été tournée, et l'auteur qui désormais décline l'appellation de *postcolonial*, prend ses distances à l'égard des différentes idéologies africaines (p. 255) : l'afropessimisme, qui n'est qu'un avatar de l'imaginaire raciste, l'afro-radicalisme, qui se contente de retourner contre les blancs la haine de l'autre, l'afrocentrisme, qui renverse, au profit du monde noir, l'eurocentrisme occidental, le mouvement de la négritude, qui procède à un simple renversement du stigmate. Le contre-torpilleur, écrivait Montherlant, est nécessairement un torpilleur et la *raison nègre* n'est ici que la raison blanche inversée...

Aux *discours de l'inversion* (p. 138), au jeu ironique de ces renversements qui clivent le genre humain, Mbembe répond par une définition *inclusive* de l'humanité ; à une victimisation qui enfermerait les Noirs dans leur passé et dans une communauté de ressentiment qui ne serait unie que par leurs *sanglots*, il oppose un *se tenir debout par soi-même* qui ne doit rien à personne ; et au panafricanisme, il réplique par l'*afropolitanisme*, seul à la mesure d'une Afrique désormais dispersée en différents pôles.

On pourrait reprocher à l'auteur de continuer, à la manière encore des postcoloniaux, à idéaliser les sociétés traditionnelles (p. 260) et à parler peut-être un peu vite de la marginalisation ou du déclin de l'Europe. Rien ne prédispose plus peut-être à un tel ressentiment à l'égard de la vieille Europe que d'avoir été formé à l'école des dominicains et dans les rangs de la JEC ! Car, habitant pleinement notre langue dans laquelle il se sent, à l'évidence, *chez lui*, il fait en vérité honneur à la *francité* si l'on veut bien libérer ce terme de tout rapport au sol français et de tout relent de nationalisme. Son écriture est flamboyante et sa pensée, qui a absorbé avec bonheur tous les philosophèmes de la *French theory*, témoigne pleinement de ce que Heidegger appelait *l'euro-péanisation de la Terre*. D'ailleurs, en dehors des sagesses et des religions, y eut-il d'autre pensée que celle que l'on dit « européenne » ou « occidentale » ? On peut en débattre, mais, de toutes manières, la pensée occidentale, ouverte au différent et tolérante à l'autre, n'appartient pas aux seuls Occidentaux : il y a longtemps qu'elle est partagée et elle attend d'être toujours davantage partagée entre tous. Quand l'Occident sera devenu l'affaire de tous, le nom même de l'Occident ne signi-

fiera plus rien, sauf aux yeux de ceux qui ont intérêt à faire passer la pensée tout court pour une particularité régionale.

■ François WARIN ⁹

Lettre de Florence Bernault

Cher Nicolas,

J'ai fini le livre de Achille Mbembe, et me trouve dans une position difficile pour en faire la recension – soit je lis le livre comme un texte pour le grand public, et je ne me sens pas qualifiée pour en dire tout le bien que tout le monde en pense, soit je le lis comme une spécialiste (disons, de ce que lui et d'autres ont déjà écrit sur le sujet), et je suis frappée par l'absence d'avancée relativement à des écrits et des théoriciens qu'il semble citer comme béquilles à son propos, sans vrai engagement intellectuel avec leur pensée.

Comme le disait un ami, Achille Mbembe synthétise bien des idées qui s'imposent à partir de constats que des gens un peu attentifs et surtout un peu cultivés peuvent faire. Mais voilà, il synthétise et il déclame... Et, à part l'effet d'annonce, je ne sais trop quoi penser de ce maelström lyrique, où l'auteur généralise beaucoup, prophétise large, et innove peu.

Une autre amie souligne qu'Achille Mbembe continue de dire à quel point il est nécessaire en France de dire les méfaits de la race et du racisme. Et il a le mérite ou l'avantage de percer le mur de verre des médias. Elle a raison. De nombreuses recensions du livre ne manqueront pas de le dire.

C'est pourquoi, si je me sentais habilitée à parler du livre, je serais tentée de prendre le contre-pied de ces louanges et je dirais que j'y vois surtout un pamphlet qui positionne l'auteur comme porte-parole des "Nègres" francophones (je ne sais pas trop ce que c'est). Or, quel risque et quel danger y-a-t-il à occuper cette position *maintenant* ? Quand on est soi-même – au contraire des nègres morts-vivants dont il parle – si visible et si reconnu ? Voilà pourquoi, pour moi, *Critique de la raison nègre* tombe un peu à plat, loin de la hauteur périlleuse de ses modèles avoués, Foucault, Césaire et

⁹ De François Warin, on lira aussi avec profit : « La haine de l'Occident et les paradoxes du postcolonialisme » (2009), et « Dérives primitivistes et crispations identitaires » (2012), en ligne sur le site <http://www.espacestemp.net/> ; consulté le 6.12.2013 (NdlR).